

LANDES-
UND STAAT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'année nouvelle a marqué ses premiers pas dans la carrière avec le même cérémonial que ses devancières. Compliments, hommages, souhaits, vœux, bonbons, fleurs, étrennes, tel est le résumé du jour de l'an; qu'on vienne dire, après cela, que ce jour est ennuyeux! Tout le monde se montre poli, aimable, prévenant; on peut presque se faire illusion, pour un instant, et croire le monde meilleur qu'il ne l'est... Heureuse illusion!

Le mois de janvier tout entier, du reste, se ressent de cette douce influence et les visages restent souriants. La raison en est facile à donner. Tant que Bébé n'est pas rassasié de ses étrennes, tout est joie autour de lui; les petites mamans le savent bien: aussi s'arrangent-elles de manière à faire durer le plaisir le plus longtemps possible, en se réservant la garde des joujoux. D'autre part, les maîtresses de maison mettent une grande coquetterie à laisser « négligemment » traîner sur les meubles de leurs salons les mille et un « bibelots », coffrets, sacs et corbeilles de bonbons qu'on leur a offerts à l'occasion du jour de l'an... Question d'amour-propre satisfait. — C'est bien le cas de s'écrier: « Aimez-vous les douceurs? on en a mis partout! » Car il est convenu que pendant tout ce mois de janvier le cœur et la bouche feront, sous ce rapport, cause commune.

Les magiciennes habillées de papillotes aux brillantes couleurs ont eu, cette année, un succès fou; rien d'amusant comme de dépouiller de ses plumes cet oiseau d'un genre nouveau, qui tirant à soi une pointe de la manche, qui le revers du plastron, qui une fleur de la traîne! Les annales de la mode resteraient incomplètes si nous omettions d'enregistrer les noms des bonbons qui ont eu la vogue: la *Tzigane*, le *Pandango*, le *Miréio*, les *Souvenirs*, *Dona Sol*, etc. Inutile d'ajouter que les grands-prêtres de la confiserie moderne, les Boissier, les Gouache, les Siraudin, les Bonnet ont fait des merveilles, selon leur habitude.

Nous allons profiter de ce que l'attention générale est encore

un peu distraite par les préoccupations du jour de l'an, pour entretenir nos lectrices de certaines parties secondaires de la toilette, dans le détail desquelles nous n'avons pas toujours le loisir d'entrer. La manche, la poche, la chaussure jouent un rôle assez important dans l'ensemble pour qu'il soit utile de leur consacrer un article.

L'aspect général de la manche a subi peu de variations depuis quelque temps; elle est ordinairement plate, car elle doit s'harmoniser avec la robe princesse, dont la ligne droite est le principal attrait. Il y a lieu, toutefois, de constater le louable effort d'une lingère intelligente qui a introduit une nouvelle manche dans une des matinées élégantes qu'elle vient de créer. Le corps principal du vêtement est en cachemire bleu azur, arrondi comme une veste Figaro et entouré d'un riche galon brodé d'or et d'argent. La veste semble ouverte devant, tandis qu'elle est seulement ornée d'un plastron de foulard écru, plissé à plis fins: un volant pareil termine le bas du modèle, sans discontinuer avec le plastron; le col est formé d'un plissé montant tout pareil. Les manches, et c'est là le point capital, affectent la forme des manches de 1835 et se présentent comme un diminutif des fameux « gigots » de cette époque; elles sont en foulard et plissées dans le haut par six rangs de coulisses serrées, le milieu formant un bouffant (gigot), tandis que le bas est coulissé de nou-



P. N° 397. — CAPOTE DE JEUNE FILLE.

Modèle de M^{me} Esther (rue Richelieu, 110).

veau. — Cet essai sera-t-il imité et les couturières s'empresseront-elles de suivre l'exemple donné? Nous verrons bien.

La manche duchesse est fort en vogue pour le costume habillé; sa longueur qui ne dépasse pas le coude et son volant qui s'écarte forment un cadre favorable aux jolis bras. On porte encore, le soir surtout, une manche que nous avons signalée lors de son apparition: manche longue et rayée sur le milieu par un large entre-deux de dentelle noire ou blanche, sous lequel l'étoffe est enlevée. Ce modèle est fort apprécié et préféré à la manche de dentelle, qu'on aimait tant l'hiver dernier. Quant à la

manche courte, elle est presque réduite à néant, tant on la fait petite aujourd'hui : un bouffant avec poignet plat au bas, tel est le genre; le bouillon est plus ou moins prononcé et se proportionne au bras qu'il est censé recouvrir.

Une remarque à faire à l'égard des manches courtes, c'est que pour un gros bras elles doivent être plus longues que pour un bras mince, et garnies de dentelles tombantes, qui en dissimulent et diminuent l'ampleur. — Nous ajouterons à ce qui précède que la garniture des manches se proportionne à celle du costume, dont elle doit toujours suivre le mouvement, le genre, la disposition. Il résulte de cette observation qu'on ne peut déterminer à l'avance un arrangement de manche, si l'on ne connaît déjà le costume auquel il devra appartenir.

La poche est-elle ou non de mode? Voilà une question que se posent bon nombre de femmes; nous allons tâcher d'y répondre. En principe, la poche est démodée, mais... la plupart des couturières, et des couturières de premier ordre, continuent de l'admettre. Le besoin d'une poche, en effet, n'a point cessé d'exister, car il faut bien qu'on puisse placer quelque part son mouchoir, sa bourse, ses gants; et comme tout cela ferait bosse sur la robe princesse, si la poche était posée dessous, il a bien fallu tourner la difficulté. C'est par un biais (sans jeu de mots) qu'on a tranché la question; la poche additionnelle se maintient donc, mais en se faisant invisible pour un œil peu exercé, et l'honneur de la mode est sauf!

Il n'est plus question, naturellement, de poche carrée, ronde, ovale, coulissée, plissée, etc., non plus que de ces poches affectant la forme d'un cornet d'abondance, d'un entonnoir, d'une hotte, dont on gratifiait nos robes il n'y a pas encore longtemps. La poche actuelle est comme une sorte de princesse voyageant incognito à travers les draperies et les ornements de nos robes... On en aura quelque idée par la description d'une toilette à laquelle est annexée ladite poche.

Robe princesse en velours de laine côtelé, de couleur gris ardoise. Le devant du corsage est orné d'un plastron gilet en velours loutre, encadré lui-même de revers formant un col marin. Par derrière, à partir du bas du buste, la traîne, très-longue et terminée en pointe aiguë, se détache des côtés; ces derniers se drapent et se réunissent sur un faux jupon de velours loutre, qui fait traîne à son tour. La première traîne, celle de la robe, est drapée en plis plats très-pressés et ramenés au coin du gilet; l'extrémité de la pointe, garnie de flots de ruban, retombe sur les plis que nous venons d'indiquer, laissant juste une petite ouverture pour la main : voilà tout le mystère de la poche invisible.

« Quelle singulière idée de mettre une poche au milieu du tablier! C'est bon (va-t-on nous dire) pour les valets de chambre... fi! » Grande est l'erreur; ce nouveau système est fort agréable; de plus, très-pratique et d'un usage facile : le mouchoir est bien à portée de la main et la toilette ne perd rien de sa bonne tournure. Il y a une foule de combinaisons qui cadrent parfaitement avec cet ordre d'idées et qu'avec un peu d'ingéniosité on arrivera vite à trouver.

En temps et lieu nous avons renseigné nos lectrices sur les agissements de la mode à propos de la chaussure; il y a peu de nouveautés à signaler aujourd'hui. C'est toujours la demi-botte, toute en cuir et boutonnée sur le côté, que l'on porte à la ville; le pied, bien maintenu par elle, est alerte et ne se fatigue pas. Le haut talon ferré est généralement adopté; cela se comprend : ce cercle de métal empêche le talon de tourner, ce qui est à considérer. C'est donc là une élégance bien comprise.

Avec les toilettes d'intérieur et de soirée se révèle un luxe inouï dans la chaussure. Mules et souliers d'appartement sont d'une coquetterie extravagante; on ne leur refuse rien, ni les broderies recherchées, ni les flots de ruban, ni la dentelle, ni les boucles normandes en cailloux du Rhin! Le soir, dans les réu-

nions de haute volée, c'est le soulier Louis XV et la demi-botte de satin, velours ou faille, qui se portent le plus. On les orne d'un bouquet de fleurs, d'un oiseau-mouche niché dans un flou de dentelle, ou mieux encore d'un bijou. N'oublions pas non plus que le talon doit être emboîté dans un talon d'or ciselé et à jour qui fait un brillant transparent à l'étoffe.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. n° 397.

CAPOTE DE JEUNE FILLE. — Fond noir en velours loutre, coupé au milieu par une bande de satin rose plissée, qui s'écarte du bas pour former le bavolet. La passe est formée d'un plissé de velours qui retombe directement sur les cheveux. Un piquet de boutons de rose, mélangé de feuilles de lierre, orne le sommet de la capote; le pied en est dissimulé par un nœud de satin rose. Collier de satin rose s'agrafant de côté, sous un nœud en pareil.

G. N° 835.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL POUR VISITE OU RÉCEPTION. — 1 et 2. Même costume (devant et dos) en faille et tissu broché de deux tons gris fer. — Jupon à longue traîne : une bande étroite, en tissu broché, ferme le milieu du tablier; plus longue que les lés suivants, elle est garnie spécialement d'un plissé « coup de vent » en faille; chaque côté de cette bande est accompagné d'un lé de même étoffe, puis d'un autre lé de faille coulissée, tous deux plus courts que la bande; ils sont terminés par des bouclettes de faille unie, posées comme un volant. Deux largeurs de tissu broché constituent la traîne; elles sont taillées en biais vers le haut. Trois petits volants de faille plissée complètent le bas du devant de la jupe. — Corsage à longue basque, rappelant la disposition du jupon. Bande de tissu broché au milieu devant et plastron pareil au milieu du dos; le reste en faille. Un volant, composé de bouclettes plates en faille, suit les bords de toute la partie faille, dont il complète la longueur. Col montant en faille. Manche de tissu broché, terminée par des plissés de faille que sépare un bracelet de même étoffe. — Lingerie plissée en crêpe lisse et dentelle. — Chapeau de feutre gris, à diadème recouvert de velours noir. Une plume blanche se mélange au velours noir sur le chapeau. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 855.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Paletot *Belle-de-Jour*, en drap gros bleu, de forme demi-ajustée, cintrée derrière, flottante devant et fermée par une ligne de boutons. Le bas est formé de brocatelle noire ou de velours frappé, remontant en pointe vers le milieu. Col rabattu et parement des manches en renard argenté. Bandes de brocatelle aux manches et aux poches. — Robe princesse, en cachemire gris, entourée d'un volant. Capote de feutre bleu; bandeau de plumes bleues sous la passe et panache de plumes semblables dessus. Brides de satin bleu. — Prix du patron épinglé du paletot : 3 francs.

2. Paletot *Moscovite*, en drap noisette. De forme demi-ajustée, ce vêtement prend un caractère particulier par la façon dont il se ferme. L'ouverture est faite en ligne droite au milieu; puis elle s'arrondit, pour retomber de nouveau en ligne droite sur le côté. Le bas du vêtement est orné, ainsi que les bords de l'ouverture, d'une bande de frange marabout, noire et grise, qui tourne autour du cou. La même garniture dessine au bas des manches un parement qui remonte sur la couture du coude. — Robe princesse en velours noir. — Chapeau rond en étoffe pareille, garni de cordelières de soie et de plumes de couleur noisette. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

Description de la gravure colorisée n° 1482.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe princesse en faille blanche voilée de gaze; le bas est entouré d'un volant de gaze plissée à bords dentelés. — Corsage décolleté et garni au milieu, devant et derrière, d'une modestie de même

étouffe coulissée. Une draperie de gaze, ornée d'un ruban rose ondulé et d'une dentelle blanche, forme le châle sur le côté droit du corsage; le côté gauche constitue lui-même la seconde partie du châle par sa fermeture en biais, qui descend presque jusqu'en bas de la robe. Les bords sont garnis de ruban rose ondulé et de dentelle; la garniture se continue de même sur le devant, s'arrêtant à la taille. Deux écharpes de gaze, garnies de même, sont drapées en biais sur le tablier; elles sont prises dans la couture du côté gauche et se réunissent au bas de l'ouverture à droite, sous un bouquet de fleurettes mignonnes et un flot de ruban rose. Une autre écharpe, venant du dos et garnie comme les précédentes, se réunit à elles; son pan plissé retombe sur le volant, elle se divise de façon à former une tunique légère qui se drape sur le jupon. Cette partie se détache du reste par une garniture spéciale, qui consiste en un encadrement de mignonnes fleurettes disposées en guirlande; un flot de ruban rose ferme la guirlande au bas du buste et fixe ainsi les draperies de la gaze. Les manches courtes sont recouvertes par la garniture de ruban ondulé avec dentelle blanche. Bouquet de corsage avec flot de ruban. — Pouff de fleurs pareilles dans les cheveux. Ruban rose et médaillon d'or au cou. Gants demi-longs avec bracelet. — Souliers blancs à bouffettes roses. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Sortie de bal en peluche blanche. Ce riche modèle est cintré par la couture du milieu du dos, qui s'arrête un peu au-dessous de la taille; à partir de là, le bas du vêtement s'écarte en deux parties. La manche offre le caractère de celle du dolman, avec cette différence qu'elle est raccourcie du bas par des drapés; ces derniers sont fixés au bas du dos par des cocardes de passementerie en satin rouge et blanc, avec glands de mêmes tentes. Une pointe de velours cramoisi orne le milieu du dos et se rabat sur le devant comme un large col; ses bords sont recouverts d'un entre-deux en fil de soie blanche, et garnis d'une bande de peluche avec frange rouge. L'extrême pointe se termine par une cocarde et un gland. Des bandes de velours, dessinant un cintre, ornent le bas du vêtement, ainsi que celui des manches; la même disposition d'entre-deux, de peluche et de frange suit les bords de ces bandes; la garniture des manches est complétée par un macaron avec gland. — La robe de bal est en faille et crêpe blancs. Cette dernière étoffe toute bouillonnée sur le tablier, est rayée en biais et comme capitonnée par des guirlandes de giroflées et de feuillage. Une dentelle blanche et un plissé de crêpe entourent le bas de la robe, à traîne ondulée. — Piquet de giroflées dans les cheveux, formant traîne sur le côté. — Prix du patron épinglé de la sortie de bal : 3 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les cinq modèles suivants :

1. Toilette de bal pour jeune fille, d'après la 1^{re} figure de la gravure coloriée n° 1482, annexée au présent numéro.
2. Sortie de bal, d'après la 2^e figure de la gravure coloriée n° 1482.
3. Costume de ville, d'après la gravure G. n° 849, qu'on trouvera dans le numéro du 16 janvier.
4. Costume de la *Marjolaine* (jupon, double jupe à la paysanne, tablier, aumônière, corsage et veston), d'après la figure 6 de la planche de travestissements n° 1481, qui sera annexée au numéro du 12 janvier.
5. Costume de la *Petite laitière* (jupe, casaquin, tablier et bonnet), d'après la figure 1 de la planche de travestissements n° 1485 E, qui sera annexée au numéro du 26 janvier.

Description de la figurine coloriée L. n° 152

Annexe spéciale à l'édition n° 4. *77*

TOILETTE Sarah Bernhardt. — Costume de faille et crêpe de Chine rose pâle. — Jupon de faille à longue traîne entourée d'un volant plissé. Ce jupon est recouvert par une tunique de tulle rose richement brodée de chenille et de perles blanches; le bas, dentelé, est bordé de franges de même nature, qui retombent sur le volant du jupon et sont fixées de place en place. — Long corsage de crêpe de Chine rose, terminé d'un seul côté par une superbe frange grillée en soie, chenille et perles blanches. Le milieu du corsage se ferme devant par des boutons assortis aux perles. Des revers de faille, recouverts de tulle brodé par il à la tunique, encadrent la partie bouillonnée du corsage. Ce dernier subit dans le bas un écart qui

laisse à découvert la tunique. Un nœud de faille réunit les pointes des quatre revers au milieu de la poitrine. — Manteau de cour faisant écharpe en crêpe de Chine rose. Sa traîne, très-longue, enveloppe tout le jupon derrière, et ses bords sont garnis de franges pareilles à celles du corsage. Ce manteau est en partie fixé derrière à la ceinture du jupon, sous la basque; l'autre partie, qui forme écharpe, est retenue sur l'épaule, puis rejetée autour du cou pour se terminer devant, où elle est retenue par une broche en brillants. Les franges retombent sur le haut du corsage tout autour. Le manteau est drapé en pouff derrière et les franges suivent le mouvement des plis. — Les manches, en crêpe de Chine, sont entourées de brassards en ruban, fixés par des cocardes et le bas se termine par un volant plissé. — Crêpe lisse blanc à l'intérieur du corsage et des manches. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} M..., A W.

Pour entretenir la beauté de la main et des ongles, on vend une boîte spéciale qu'on appelle boîte à ongles : on y trouve absolument tout ce qui convient pour nettoyer les ongles sans les déchausser. La plupart des maisons de parfumerie tiennent un assortiment de ces nécessaires qui comportent plusieurs grandeurs. Le meilleur conseil que nous puissions vous donner, c'est de faire l'acquisition d'une de ces boîtes.

— M^{me} E. T..., A CHALON-SUR-SAÛNE.

Si le paletot est plus beau que la robe, mieux vaut le garder. — L'habitude qu'on a contractée dans les cercles élégants de ne pas voiler sa taille par une confection, lorsqu'on fait des visites, vient de ce qu'il serait dommage de cacher une jolie toilette.

— M^{me} SOPHIE T..., A CLERMONT.

Dans presque toutes les circonstances, le maître de la maison offre son bras à la femme la plus marquante de la société et ouvre la marche pour passer dans la salle à manger. La maîtresse de maison, au contraire, quitte le salon la dernière avec son cavalier.

L'Association générale d'Alsace-Lorraine a donné sa fête annuelle, au Châtelet. Comme d'ordinaire, il y avait plus d'appelés que d'élus, et il y a eu moins de places que d'invités. Quant aux spectateurs qui avaient pu entrer, ils se tassaient du mieux possible. Le coup d'œil général était des plus brillants. Un grand nombre de députés de Paris, presque tous les conseillers municipaux, avaient tenu à honneur de participer à cette fête patriotique. La vaste scène du Châtelet, décorée de faisceaux et de trophées, sur lesquels se détachaient les écussons des villes d'Alsace-Lorraine, l'arbre de Noël, le sapin légendaire que M^{me} Kestner fait chaque année venir d'Alsace, étendait ses rameaux verts garnis de drapeaux et de jouets. Des tables portaient les autres cadeaux et les prix destinés aux boursiers de l'association.

La distribution des jouets et des secours a duré jusqu'à quatre heures. Les dons de la population parisienne étaient nombreux. Comme l'a constaté M. Veran, membre du comité directeur, la crise même et ses funestes conséquences n'ont pas arrêté le zèle des donateurs. La distribution des prix aux boursiers les plus méritants a été faite par Mme Floquet et a vivement ému les spectateurs. M. Edouard Siebeker a dit lui-même un poème patriotique de sa composition : *Le soir de la Bataille*, et Coquelin aîné a déclamé *Les Naufragés*, de M. Coppée. La fête s'est terminée par le dépeçement habituel de l'arbre de Noël. Ses brins représentent les « rameaux » de la grande famille alsacienne émigrée à Paris.

B. S.

CAUSERIE

Nous voici encore à la tête d'une nouvelle année, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait de grands changements à constater dans la marche des choses humaines. Les années se suivent et se ressemblent beaucoup, quoi qu'on en dise. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder autour de soi.

Le froid et la pluie, comme l'année dernière à pareille époque, sont successivement à l'ordre du jour. La journée de Noël, par exemple, s'est passée tout entière au milieu d'un dégel qui fait agréablement songer à ce cercle de l'Enfer du Dante où les damnés sont indéfiniment transpercés d'une petite pluie fine, mais pénétrante comme des gouttes de plomb fondu. Pour employer une comparaison moins poétique, mais plus moderne, on peut dire que le Paris des derniers jours de décembre et du commencement de janvier ressemble surtout à un fond de mine. A certaines heures du jour, ou plutôt de la nuit tombante, les rues ombrées d'un brouillard épais comme de la suie, les boulevards couverts d'une boue gluante où il y a à boire et à manger, comme dans le café des Turcs, rappellent les longues galeries des mines de houille, des grandes mines du nord de la France ou du comté de Cornouailles, où de temps en temps une lumière tremblote dans l'épaisseur de la brume.

Alors les pieds glissent, la boue se colle aux talons des bottines et retardent le marcheur; la neige vole et aveugle. On ne fait guère que passer dans les rues, encapuchonné, enmitoufflé, le collet des ulsters remontant jusqu'aux oreilles, parfois avec le supplément d'un cache-nez ou de tout autre appendice.

Les femmes surtout sont curieuses à observer dans cette circulation rapide et malaisée, le long des grandes artères parisiennes. Tenant leur parapluie d'une main, relevant de l'autre la jupe demi-longue que leur impose la mode, il leur faut des prodiges d'équilibre et d'adresse pour se sauver des pièges de toute espèce qui les attendent : flaques d'eau, perfidement dissimulées sous une couche légère de macadam, chien crottés, toujours prêts à se précipiter entre leurs jupes, etc., etc.

Les petites boutiques du jour de l'An, non plus, ne sont pas chose nouvelle; il s'en faut même qu'elles soient brillantes. Le côté étincelant du jour de l'an de 1878, pour parler comme les prospectus, est surtout dans les grands magasins de confiserie ou de nouveautés. Les bonbons sont une des grandes spécialités de ces deux semaines sucrées où commencent les cadeaux; le sujet n'est pas sans douceur, mais nous laissons volontiers à nos lectrices le soin de le traiter.

Des confiseurs aux magasins de nouveautés, il n'y a qu'un pas. On sait quelle importance considérable ont pris les rayons d'étoffes dans ces grands établissements où s'entassent pêle-mêle les polichinelles et les postiches, les poupées articulées et les cabinets japonais, les éventails à bon marché et la maroquinerie à prix réduit. Chaque année fait ouvrir un rayon supplémentaire. Cette fois, la mode est aux petits meubles. Petites commodes, petites chaises, petites armoires à glaces, petits bureaux, il y en a pour tous les âges et pour tous les sexes. Les enfants se trouvent ainsi dans leurs meubles de très-bonne heure. C'est peut-être un excellent moyen de leur donner le goût du ménage. L'avenir nous le dira. Si les joujoux ont une influence réelle sur l'esprit des enfants, la génération actuellement âgée de dix ans devra donner vers 1897 tous les symptômes d'un grand amour pour la vie domestique. A vingt ans, tous les jeunes gens demanderont une femme, et toutes les jeunes filles voudront un appartement très-meublé. Les tapissiers y gagneront et la morale ne semble pas pouvoir y perdre.

Ce qui est certain, c'est que l'imitation des objets usuels va

très-loin. Ainsi l'on fabrique de petits parapluies, de petites ombrelles, de minuscules réductions semblables de tous points aux objets vendus dans les rayons plus sérieux. Ajoutée à l'éternelle production de Nuremberg, celle de l'article Paris offre, on le voit, d'inépuisables ressources pour l'amusement des enfants et la tranquillité des parents. Achetez des joujoux, messieurs, mesdames : il y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs!

A propos de couleurs, nous devons signaler le « décor » composé par une des grandes maisons de la rue de Rivoli. Il s'agit d'une corbeille et d'un bassin; corbeille de fleurs, bassin aquatique, le tout en soie. La corbeille se compose de roses et de violettes; les roses sont faites avec des groupes de cravates roses, les violettes avec des groupes de cravates violettes. Quant au bassin, il est formé par un fort lot de cravates bleu, de ciel habilement disposé en petites vagues. Cet ingénieux arrangement, ce trompe-l'œil d'un nouveau genre fait l'admiration des visiteurs et surtout des visiteuses. Corbeille de cravates, bassin de cravates, on n'avait encore rien imaginé d'aussi curieux, et il est naturel que les Anglaises, les Américaines, sans compter les Parisiennes, tombent en extase devant ce remarquable produit de l'art moderne.

Parmi les cadeaux de Noël et du jour de l'An, les livres jouent un grand rôle. Aux nouveautés de cette année, que nous avons passées en revue, il faut ajouter un beau volume que la librairie de MM. Garnier frères a extrait des *Causeries du lundi* et des *Portraits littéraires*, de Sainte-Beuve. Ce sont, sous le titre de *Galerie des grands écrivains français*, vingt et une notices qui vont de François Villon, Rabelais, Ronsard et Montaigne à André Chénier, Châteaubriand et Lamartine, en passant par toutes les époques intermédiaires. On a là les noms les plus éclatants de notre littérature, ceux qui à chaque époque le dominant et la résumé : Malherbe et son école, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, Pascal, la Bruyère, Bossuet, Fénelon, Regnard, Voltaire et Jean-Jacques. Cette simple nomenclature suffirait à faire juger de l'intérêt d'une galerie où le crayon complète heureusement la plume.

Avec la méthode ordinaire de Sainte-Beuve, qui sait rattacher toute une période à un nom, qui mêle la biographie à la critique et l'histoire des mœurs à celles des idées, on peut suivre, dans leurs phases les plus caractéristiques, le développement et la transformation des lettres françaises, depuis la première aube de la Renaissance jusqu'au dernier grand mouvement littéraire, baptisé du nom de romantisme. Ajoutons que ce choix de notices, très-habilement fait, donne au lecteur la fleur des portraits de Sainte-Beuve en son meilleur temps, les plus intéressants par l'importance du modèle et les plus irréprochables par le style comme par les idées.

A propos de ce magnifique volume, enrichi de superbes portraits, il n'est pas inutile de faire observer que les enfants, en matière de cadeaux, ne se laissent pas facilement duper. Nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote suivante :

Un de nos amis demandait à un petit bonhomme de six ans s'il avait été satisfait du petit Noël.

— Ah! bien oui! répondit-il, il ne s'est pas ruiné... un cheval en carton et deux oranges!

Et il ajoutait :

— Si le petit Noël va, comme maman, chercher ses joujoux au bazar à trente-deux sous, c'est vraiment pas la peine de les apporter par le tuyau de la cheminée.

Cette observation pleine de justesse tendrait également à démontrer que l'enfance commence à manquer de naïveté.

LUDOVIC SAUVEUR.

THÉÂTRES

OPÉRA. — En reprenant l'*Africaine*, M. Halanzier a mis au service de l'œuvre de Meyerbeer toutes les pompes de la mise en scène, toutes les séductions du décor et du costume. Que pouvait-il faire de plus ?

M^{me} Krauss, dans le rôle de Sélika, se fait admirer par l'excellence de sa méthode, par la pureté de son style, par le goût et le sentiment profond qu'elle déploie sans cesse. M^{lle} Daram est charmante comme toujours. Enfin MM. Salomon et Lasalle chantent de leur mieux et concourent à mettre en relief les beautés de cette partition touffue comme une forêt vierge.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *La Centième d'Hamlet*, en dépit de son titre, a fait plus de bruit que de besogne. Œuvre posthume de Théodore Barrière, ce mélodrame d'allure fantastique n'a fourni qu'une courte carrière. On s'attendait à entendre parler de Shakespeare : l'*Hamlet* dont il s'agit n'est que celui de M. Ambroise Thomas. Cette déception, insuffisamment compensée par le sympathique talent de M. Clément Just, a eu pour résultat la prompte reprise de *Marceau ou les Enfants de la République*.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Il y a des théâtres malheureux : voyez l'Ambigu ! Il tenait un grand succès : aussitôt on le lui enlève, et l'on transporte la pièce dans la salle voisine.

MM. d'Ennery et Cormon ne se plaindront point de cette émigration d'*Une cause célèbre* à la Porte-Saint-Martin ; mais ce sont les ouvreuses de l'Ambigu qui ne seront pas contentes ! Souhaitons-leur une meilleure chance avec *La case de l'oncle Tom*.

CONCERTS. — Quoi qu'il advienne, la musique, à Paris, ne perd jamais ses droits. Concerts classiques au Conservatoire, concerts populaires au Cirque d'hiver, voilà pour le dimanche ; le reste de la semaine est occupé par les concerts particuliers que donnent chez Érard, chez Pleyel, chez Herz les virtuoses indépendants en quête de renommée ou de succès... sonnants. Ceux-ci, nous devons le dire, se sont faits moins nombreux depuis quelques années ; la quantité a été avantageusement remplacée par la qualité, au grand contentement des dilettantes.

L'un des derniers concerts de l'année qui vient de finir a été celui de M. et M^{me} Georges Clément, tous deux artistes lyriques et qui font honneur au Conservatoire. Au cours de cette soirée, donnée par eux dans les salons de M. Philippe Herz, avec le concours d'excellents instrumentistes, nous avons pu apprécier sous tous ses aspects le talent de cet aimable couple, qui semble fait tout exprès pour soupirer dans la perfection la sentimentale romance ou détailler avec charme les plus harmonieux duos.

M. Georges Clément, avec sa belle voix de baryton bien timbrée, pleine et souple à la fois, ferait merveille au théâtre. Sa méthode excellente, son irréprochable diction lui vaudraient de beaux et légitimes succès, ainsi que le lui ont prouvé, l'autre jour, les applaudissements de son auditoire. Rarement il nous est donné de rencontrer un artiste aussi bien doué, offrant réunies autant de qualités. M. Georges Clément, en effet, a toutes les cordes : nous l'avons vu déployer tour à tour la grâce dans le duo de *Phlémon et Bawcis* de Gounod, la tendresse dans celui du *Don Juan* de Mozart (*La ci darem la mano*), une ampleur sévère dans le *Miserere* de Beethoven, beaucoup de finesse enfin dans le duo de *Ne touchez pas à la reine* et dans une fantaisie d'Henry Murger, *Le Chien du Braconnier*, qui a gagné à être mise en musique par M. Emile Bourgeois.

M^{me} Georges Clément a donné la réplique à son mari avec beaucoup de tact et de mesure. Dans les différents duos qu'elle a interprétés avec lui, elle a fait preuve d'un grand sentiment musical. Sa voix, du reste, est sympathique, étendue, agile. Le public l'a parti-

culièrement fêtée lorsqu'elle a chanté le joli boléro de M. Emile Bourgeois, *La véritable Manola*, très-habilement accompagnée par l'auteur.

M^{me} Charlotte Dreyfus, MM. René Didier (du Vaudeville), Georges Piter, le violoniste Janssen et le violoncelliste P. Lamoury ont rempli la soirée, à côté de M. et M^{me} Georges Clément, avec un égal bonheur.

Robert HYENNE.

LE MARIAGE D'UNE CHASSERESSE

Il vient de se passer, dans la petite ville de Melton-Mowbray, qui est le Newmarket de la vénerie et le grand centre des chasses à courre en Angleterre, une cérémonie qui, par son originalité, ses aspects pittoresques et son caractère sportif, rappelle les fastueux *pageants* du moyen âge. Un tournoi avec ses tribunes de dames et son arène de preux chevaliers, une chasse au faucon et ses oiseleurs fantastiques, une battue de sangliers du quinzième siècle ou un concours d'arbalétricières sous Henri II, n'étaient pas plus caractéristiques ni plus riches en costumes variés que cette assemblée dans la métropole du fox-hunting.

C'était le mariage de miss Markham, de Cufforth Hall, une chasseresse intrépide, avec Cecil d'Aguilar Samuda, l'un des personnages les plus influents de la colonie cynégétique.

Les dames sont venues à ce *wedding* en amazones et les hommes en tenue de vénerie et tout bottés et éperonnés.

Pendant le service religieux, la petite église était remplie de chasseurs en habits rouges, ce qui contrastait étrangement avec les fleurs d'oranger, la robe de satin duchesse et la longue queue de velours blanc de la mariée, et les douze demoiselles d'honneur en poulx de soie avec franges de fourrure, branches de houx et brindilles de gui et bonnets Louis XIV.

À la sortie de l'église, le cortège nuptial, qui n'avait pour regagner le château qu'à passer sous des arcs de triomphe, fut suivi par ces veneurs, qui allèrent prendre place au déjeuner dans une salle à manger richement décorée pour la circonstance. Puis après avoir fait honneur au *bridecake*, cette brillante compagnie s'est levée de table et a monté à cheval sur la pelouse où l'équipage de chasse du duc de Rutland les attendait.

Le coup d'œil, en ce moment, au dire de tous, était magnifique. Une légion de grooms en livrée, les voitures de toute la *gentry* du voisinage, les hôtes du château sur les balcons, une meute bariolée de chiens de chasse et des centaines de chasseurs en écarlate, formaient un spectacle ravissant.

Quand tout le monde a été bien en selle, cette cavalcade est venue saluer les mariés entourés de nombreuses dames sur le peron et des applaudissements ont éclaté de toutes parts. Puis on a mis les chiens dans l'un des fourrés du parc, où un *quarry* a bientôt été sur pied, et l'on a terminé la fête par un *laisser-courre* splendide.

Les trois phases de ce mariage cynégétique, c'est-à-dire la vue dans l'église, l'intérieur de la salle à manger du château et la scène sur la pelouse vont être reproduites à l'huile, puis répandues sous forme de *hunting plates* ou gravures de chasse parmi les assistants et à titre de souvenir.

Les esquisses de ces trois vues représentent la nef de l'église de Melton avec les mariés à l'autel, — le déjeuner de noces au moment où, le verre de champagne en main et debout, les invités ont répété le toast de *health and happiness* du jeune couple, — puis la façade du château avec le champ de fox-hunters à cheval, s'avancant en masse vers la mariée.

Ces trois tableaux seront offerts à M. et M^{me} Samuda, et formeront un cadeau de noces aussi charmant qu'inédit.

B...

PLANCHÉ G. N° 855. — DESCRIPTION, PAGE 2.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de collections de M^{re} Ad. König (rue Monsigny, 19). — Prix des patrons épinglés : 3 fr.



1482

Jules Daves
A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

1482

Ad. Goubaud & Fils Edr. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Coiffettes de M^{me} Adolphiue Keenig, s. r. Messigny, 19 - Jupons et Couronnes

de P. de Plument, s. Vivienne, 33 - Etuffs pour Douil des Magasins de La Scabiense, s. de la Paix, 10.

Entered at Stationer's Hall.

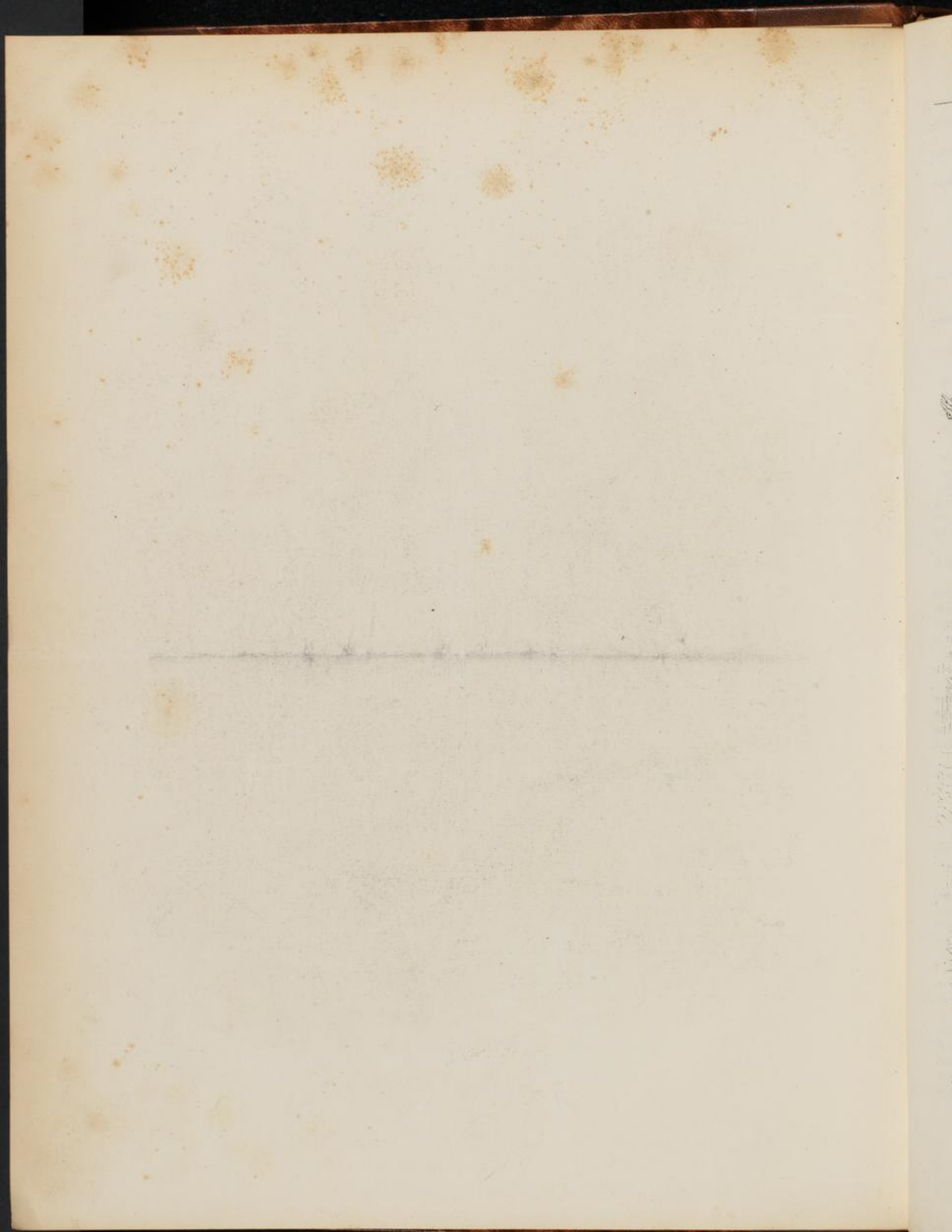


PLANCHE G. N° 835. — DESCRIPTION, PAGE 2.



TOILETTE DE DEMI-DEUIL POUR VISITE OU RÉCEPTION (DEVANT ET DOS)

Modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10). — Prix du patron épinglé : 8 francs.

LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

(NOUVELLE.)

Une nuit du mois de septembre 1828, le digne et respectable libraire Furbach, de la rue Neuhauser, à M..., s'éveilla tout étonné d'entendre marcher dans la mansarde au-dessus de sa chambre : on allait, on venait, on se lamentait ; une des lucarnes en tabatière de la mansarde s'ouvrit et de longs soupirs s'exhalèrent dans le silence.

En ce moment, la chapelle des jésuites sonnait une heure et, sous la chambre de M. Furbach, les chevaux piétinaient dans leur écurie.

La mansarde était occupée par le cocher Nicklausse, un grand gaillard du Pitcherland, sec, nerveux, fort habile à conduire les chevaux, ayant même fait quelques études au séminaire de Marienthâl ; mais d'un esprit simple et superstitieux, à ce point qu'il portait une petite croix de bronze sous sa chemise et la baisait matin et soir, quoiqu'il eût passé trente ans.

M. Furbach prêta l'oreille ; au bout de quelques secondes la lucarne se referma, les pas cessèrent, le lit du cocher cria, enfin tout se tut.

— Allons, se dit le vieux libraire, c'est aujourd'hui pleine lune ; Nicklausse se frappe la poitrine ; il gémit sur ses péchés, le pauvre diable.

Et sans s'inquiéter davantage de ces choses, s'étant retourné, bientôt il s'endormit.

Le lendemain, vers sept heures, M. Furbach, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait tranquillement avant de descendre à son magasin, lorsque deux petits coups retentirent à sa porte.

— Entrez ! dit-il tout surpris d'une visite si matinale.

La porte s'ouvrit, et Nicklausse parut en blouse grise, coiffé du large feutre montagnard, et le gros bâton de cormier au poing, tel qu'il s'était présenté jadis en arrivant de son village. Il était pâle.

— Monsieur Furbach, dit-il, je viens vous demander mon congé ; grâce au ciel, je vais enfin être à mon aise et pouvoir aider ma grand'mère Orchel, de Vangebourg.

— Auriez-vous fait un héritage, Nicklausse ? lui demanda le vieux libraire.

— Non, monsieur Furbach, j'ai fait un rêve : j'ai rêvé d'un trésor, entre minuit et une heure, et je vais mettre la main dessus.

Le brave garçon parlait avec une telle assurance, que M. Furbach demeura confondu.

— Comment, vous avez fait un rêve ? dit-il.

— Oui, monsieur, j'ai vu le trésor comme je vous vois, au fond d'une cave très-basse, dans un vieux château. Il y avait un seigneur couché dessus, les mains jointes, un gros pot de fer sur la tête.

— Mais où cela, Nicklausse ?

— Ah ! je n'en sais rien, je vais d'abord chercher le château ; je trouverai bien ensuite la cave et les écus : des pièces d'or plein un cercueil de six pieds ; il me semble les voir.

Les yeux de Nicklausse se prirent à briller d'une façon étrange.

— Voyons, mon pauvre Nicklausse, voyons ! s'écria le vieux Furbach, soyons raisonnable. Asseyez-vous. Un rêve... c'est bien, c'est très-bien ; du temps de Joseph, je ne dis pas, les rêves signifiaient quelque chose ; mais aujourd'hui, c'est bien différent. Tout le monde rêve ; moi-même j'ai rêvé cent fois de trésor, et malheureusement je n'en ai jamais trouvé. Réfléchissez, vous allez quitter une bonne place, pour courir après un château qui n'existe peut-être pas.

— Je l'ai vu, dit le cocher, c'est un grand château qui tombe en ruines ; il y a au-dessous un village un grand escalier en co-

quille, une église très-vieille ; beaucoup de gens demeurent encore dans ce pays, une grande rivière passe auprès.

— Bon ! tout cela vous l'avez rêvé, je le crois ! dit M. Furbach en haussant les épaules.

Puis, au bout d'un instant, voulant ramener cet homme au bon sens, par un moyen quelconque :

— Et votre cave, comment était-elle ? demanda-t-il.

— Elle ressemblait à un four.

— Et vous y êtes descendu sans doute avec une lumière.

— Non, monsieur.

— Mais alors, comment avez-vous pu voir le cercueil, le chevalier et les pièces d'or ?

— Ils étaient éclairés par un rayon de la lune.

— Allons donc !... Est-ce que la lune brille dans une cave ? Vous voyez bien que votre rêve n'a pas le sens commun.

Nicklausse commençait à se fâcher ; cependant il se contint et dit :

— Je l'ai vu, tout le reste ne me regarde pas. Et quant au chevalier, tenez, le voilà, s'écria-t-il en ouvrant sa blouse, le voilà !

En même temps, il tirait de sa poitrine la petite croix de bronze suspendue par un ruban, et la déposait sur la table d'un air d'extase.

M. Furbach, grand amateur de médailles et d'antiquités, fut surpris du travail bizarre et vraiment précieux de cette relique. Il la prit, l'examina, et reconnut qu'elle remontait au douzième siècle. Au lieu de l'effigie du Christ, saillait en relief, sur la branche du milieu, celle d'un chevalier, les mains jointes dans l'attitude de la prière. Du reste, aucun millésime n'en précisait la date.

Nicklausse, pendant cet examen, suivait les moindres gestes du libraire avec inquiétude.

— C'est fort beau, reprit M. Furbach ; je ne serais même pas étonné qu'à force de regarder cette jolie relique, vous n'avez fini par vous figurer un chevalier étendu sur un trésor ; mais croyez-moi, mon garçon, le véritable trésor qu'il faut rechercher est celui de la croix ; le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Nicklausse ne répondit pas ; seulement, après avoir passé le cordon à son cou, il dit :

— Je pars, la sainte Vierge m'éclaire !... Quand le Seigneur nous veut du bien, il faut en profiter. Vous m'avez toujours bien traité, monsieur Furbach, c'est vrai, mais le bon Dieu m'ordonne de partir. Et puis, il est temps que je me marie : j'ai vu là-bas, dans mon rêve, une jeune fille faite exprès pour moi.

— Et de quel côté allez-vous ? demanda le libraire qui ne put à la fin s'empêcher de sourire d'une pareille simplicité.

— Du côté d'où vient le vent, c'est le plus sûr.

— Vous êtes bien décidé ?

— Oui, monsieur.

— Très-bien, nous allons régler votre compte. Je regrette un aussi bon serviteur que vous, mais je me ferai un véritable scrupule de résister à votre vocation.

Ils descendirent ensemble au bureau de la librairie, et, après vérification faite de ses registres, M. Furbach compta deux cent cinquante florins à Nicklausse, restant de ses gages, y compris les intérêts depuis six ans. Après quoi le digne homme lui souhaita bonne chance et se pourvut d'un autre cocher.

Longtemps le vieux libraire raconta cette étrange histoire ; il riait beaucoup de la naïveté des gens du Pitcherland et les recommandait à ses amis et connaissances comme d'excellent serviteurs.

Quelques années après, M. Furbach ayant marié sa fille, M^{lle} Anna Furbach, au riche libraire Rubeneck, se retira des affaires. Mais il avait tellement contracté l'habitude du travail, que, malgré ses soixante-dix ans, l'inaction lui devint bientôt insupportable. C'est alors qu'il fit plusieurs voyages en Italie, en France, en Belgique.

Vers les premiers jours d'automne, en 1838, il visitait les bords du Rhin. C'était un petit vieillard à l'œil vif, aux pommettes colorées, à la démarche encore ferme. On le voyait se promener sur le pont du bateau, le nez en l'air, la redingote boutonnée, un parapluie sous le bras, le bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, causant, s'informant de tout, prenant des notes et consultant volontier le *Guide des voyageurs*.

Un matin, entre Frisenheim et Neubourg, après avoir passé la nuit au salon du dampschiff avec trente autres voyageurs, femmes, enfants, touristes, commerçants, étendus pêle-mêle sur les banquettes, M. Furbach, heureux d'échapper à cette étuve, monta sur le pont au petit jour.

Il était environ quatre heures du matin, une brume épaisse couvrait le fleuve; le flot mugissait, la machine clapotait lourdement, quelques lumières lointaines tremblotaient dans le brouillard, et parfois d'immenses rumeurs s'élevaient dans la nuit: la voix du vieux Rhin, dominant le tumulte, racontait l'éternelle légende des générations éteintes, les crimes, les exploits, la grandeur et la chute de ces antiques margraves, dont les repaires commençaient à se dessiner au milieu des ténèbres.

Appuyé contre la machine, le vieux libraire regardait défiler ces souvenirs d'un œil rêveur. Le chauffeur, le mécanicien allaient et venaient autour de lui; quelques étincelles volaient dans l'air, un fanal se balançait au bout de sa corde; la brise jetait sur l'avant des flocons d'écume. D'autres voyageurs se glissaient alors de la soupenne comme des ombres.

M. Furbach, ayant tourné la tête, aperçut un sombre amas de ruines sur la rive droite du fleuve, des maisonnettes étagées au pied de vastes remparts; un pont volant balayait la vague écumeuse de sa longue corde trainante.

Il s'avança sous le fanal, ouvrit son guide et lut :

« VIEUX-BRISACH, *Brisacum* et *Brisach mons*, fondé par Drusus; autrefois la capitale du Brisgau, passait pour l'une des plus fortes villes d'Europe: la clef de l'Allemagne, Bernard V de Zœhringen en éleva le château-fort. — Frédéric Barberousse y fit transporter, dans l'église de Saint-Étienne, les reliques de saint Gervais et de saint Protas. — Gustave Horn, Suédois, tenta de la prendre en 1633, après avoir remporté de grands avantages sur les Impériaux: il échoua. — Brisach fut cédé à la France par le traité de Westphalie; il fut rendu à la paix de Riswick, en échange de Strasbourg. Les fortifications en furent démolies en 1814. »

— Ainsi, se dit-il, voici le Vieux-Brisach des comtes d'Eberstein, d'Osgau, de Zœhringen, de Souabe et d'Autriche; je ne puis laisser passer cela sans le voir.

Quelques instants après, il se faisait descendre avec son bagage dans une barque, et le dampschiff poursuivait sa route vers Bâle.

Il n'est peut-être pas, sur les deux rives du Rhin, de site plus étrange que l'antique capitale du Brisgau, avec son château démantelé, ses murailles de mille couleurs, en briques, en moellons, en torchis, étalées à cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. Ce n'est plus une ville, et ce n'est pas encore une ruine. La vieille cité morte est envahie par des centaines de chaumières rustiques, qui se pressent alentour, qui grimpent à ses bastions, qui s'accrochent à ses fissures, et dont la population hâve, déguenillée, pullule comme les maringoins, les moustiques, les mille insectes à tenailles, à tarières qui se nichent dans les vieux chênes, les creusent, les dissèquent et les réduisent en poudre.

Au-dessus des toits de chaume étagés contre les remparts, s'ouvre encore la porte du fort avec sa voûte armoriée, ses herses et son pont-levis suspendu sur l'abîme. De larges brèches laissent couler les décombres autour de la côte; la ronce, la mousse, le lierre joignent leurs efforts destructeurs à ceux de l'homme: tout descend, tout s'en va!

Quelques ceps de vigne s'emparent des créneaux; le pâtre et sa chèvre se posent fièrement sur les corniches, et, chose bizarre,

les femmes du village, les jeunes filles, les vieilles commères montrent leurs visages naïfs par mille ouvertures pratiquées dans les murailles du château: chaque cave de l'ancienne forteresse est devenue un logis commode; il a suffi d'ouvrir des fenêtres et des lucarnes aux remparts. On voit les chemises, les robes rouges ou bleues, les guenilles de tous ces ménages flotter à la cime des airs, leurs eaux grasses suintent des goulots dans les fossés. Au-dessus s'élèvent encore quelques solides édifices, des jardins, de grands chênes, la cathédrale Saint-Étienne, tant vénérée de Barberousse.

Étendez sur tout cela les teintes grises du crépuscule matinal, déroulez au-dessous, à perte de vue, la nappe bleuâtre du Rhin qui mugit; représentez-vous sur les grandes dalles de la jetée des files de tonnes et de caisses, et vous aurez l'impression que dut éprouver M. Furbach en abordant au rivage.

Il aperçut au milieu des ballots un homme, la chemise débraillée, les cheveux plats collés aux tempes, assis au bord d'une petite charrette à bras, la bretelle sur l'épaule.

— Monsieur s'arrête à Vieux-Brisach? Monsieur descend au Schlossgarten? lui demanda cet homme d'une voix inquiète.

— Oui, mon garçon, vous pouvez charger mes bagages.

Il ne se fit pas répéter l'invitation. Le batelier reçut ses douze *pfennings* et l'on partit pour l'antique castel.

A mesure que s'élevait le jour, l'immense ruine se dégagait de l'ombre et ses mille détails pittoresques s'accusaient avec une netteté bizarre. Ici, sur une tour décrépète, autrefois la tourelle des signaux, une nuée de pigeons avait élu domicile; ils se peignaient tranquillement du bec dans les meurtrières d'où jadis les archers lançaient leurs flèches. Ailleurs, un tisserand matinal avançait au bout de longues perches ses écheveaux de chanvre par les lucarnes d'un donjon, pour les sécher au grand air. Des vigneronnes grimpaient la côte: quelques cris de fouine traversaient le silence, elles ne devaient pas manquer dans ces décombres.

Au bout d'un quart d'heure environ, M. Furbach et son guide atteignirent une large voie en spirale, pavée d'un cailloutage noir et luisant comme du fer, et bordée d'un mur à hauteur d'appui, dont la courbe s'élevait jusqu'à la plate-forme. C'était l'ancienne avancée du Vieux-Brisach. Tout en haut de cette voie, près de la porte de Gontran l'Avare, M. Furbach, se penchant sur le petit mur, vit au-dessous les chaumières innombrables étagées jusqu'au bord du fleuve: leurs cours intérieures, leurs escaliers et leurs galeries vermoulues, leurs toits de bardeaux, de chaume et de planches, et leurs petites cheminées fumantes. Les ménagères allumaient leur feu sur lâtre, les enfants en chemise allaient et venaient dans l'intérieur des masures, les hommes ciraient leurs bottes; un chat rôdait sur le plus haut pignon; dans une basse-cour, à deux cents mètres de là, quelques poules grattaient un fumier, et, par le toit effondré d'une vieille grange, on voyait une nichée de lapins, la croupe en l'air et la queue en trompette, filer dans l'ombre. Tout cela se découvrait aux regards, jusque dans les plus sombres recoins; la vie humaine, les mœurs, les habitudes, les plaisirs et les misères de la famille s'y montraient sans mystère.

Et pourtant M. Furbach, pour la première fois peut-être, trouva du mystère à ces choses: un sentiment de crainte indéfinissable se glissa dans son âme. Était-ce la multiplicité des rapports existant entre toutes ces créatures, et dont il ne pouvait se rendre compte? Était-ce le sentiment de la cause éternelle présidant au développement de ces existences? Était-ce la morne tristesse de ces vastes remparts assistant à leur destruction sous l'effort de ce monde infini? Que sais-je? Lui-même n'aurait pu le dire; mais il lui semblait qu'un autre monde coexistait en quelque sorte avec ce monde apparent; que les ombres allaient et venaient comme autrefois dans leur domaine, tandis qu'au-dessous s'agitaient la vie, le mouvement, l'activité de la chair,

Il eut peur, et se mit à courir vers sa charrette. L'air vif de la plate-forme, au sortir du chemin de ronde, dissipa ces impressions étranges. En traversant la terrasse, il vit à sa droite l'antique cathédrale de grès rouge encore inébranlable sur sa base de granit, comme au temps des croisades; à gauche quelques modestes maisons bourgeoises assez propres; une jeune fille donnait du mouton à ses oiseaux, un vieux boulanger en veste grise fumait sur le seuil de sa baraque; en face, à l'autre extrémité du plateau, l'hôtel du Schlossgarten détachait sa blanche façade sur le fond verdoyant d'un parc. Là s'arrêtent les touristes qui vont à Fribourg en Brisgau. C'est un de ces bons hôtels allemands, simples, élégants, confortables, dignes enfin d'héberger un mylord en voyage.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(La suite au prochain numéro.)

VER-LUISANT

I

Comme il aimait les fleurs, le vieux baron Défeuille ! Quel soin il avait d'elles ! Avec quelle passion il les recherchait ! Comme son cœur se serrait d'inquiétude au moindre vent du nord qui passait sur leur tige verdoyante ! Des trésors étaient enfouis dans les serres chaudes du vieux baron. Il y avait tel arbrisseau, laid et rabougri, haut à peine de dix-huit pouces, qui lui avait coûté dix-huit cents francs, cent francs le pouce ! Le vieux baron n'avait de goût que pour les plantes exotiques; il n'estimait que celles qui venaient de loin. On raconte des choses fabuleuses sur les sommes d'argent qu'il dépensa pour acquérir la première bouture de camélia qui vint en France. Le pauvre baron n'en dormait plus. Il se levait la nuit; éveillait son jardinier pour lui faire part de ses inquiétudes touchant la santé languissante ou prospère du végétal étranger; le contemplait sans cesse, soutenant une feuille par-ci, en enlevant une autre par-là, fatiguant le ciel et le thermomètre de ses questions. Le baron mai-grissait à vue d'œil. Rustique, son jardinier, en fut alarmé.

— Maître, lui dit-il un jour, les fleurs ont leur pudicité, elles ne veulent pas être tant regardées : le regard les tue.

Le vieux baron effrayé se promit d'être moins impatient à l'avenir. En ce temps-là une pensée terrible était venue empoisonner le cœur du baron Défeuille : Qui aura soin de mes fleurs après moi ? que deviendront mes filles chéries ? disait-il. Il est vrai que le vieux baron n'avait guère moins de cent ans. Une fois en proie à cette idée, elle ne le quitta plus. Il commença, pour la première fois, à sentir le fardeau et l'égoïsme de la passion.

Un beau matin du mois de mai, le vieux baron appela Rustique avec l'accent d'un homme qui vient de prendre une résolution.

Rustique accourut avec ses longs bras, au bout desquels pendaient deux grandes mains sèches et rugueuses comme l'écorce des vieux chênes.

Rustique avait une qualité devenue rare de nos jours; il aimait son maître. Il avait encore une autre vertu; il affectionnait les pauvres. D'une main discrète, on le surprenait souvent poussant la porte des malheureux, déposant un panier de comestibles dans la huche affamée et s'enfuyant ensuite à toutes jambes, comme quelqu'un qui aurait fait une mauvaise action; ce qui égayait beaucoup le voisinage. Si quelqu'un se fût avisé de faire des plaisanteries touchant la beauté de Rustique, femmes et filles l'eussent dévisagé sur-le-champ. A Pâques, à la Fête-Dieu, à la Noël même, où les fleurs sont si rares, le bon Rustique parcourait le village avec son âne chargé de bouquets, allant de maison en maison, commençant toujours par la plus humble. Personne

n'était oublié; chacun avait son bouquet. Aussi la vénération universelle enveloppait-elle le bon jardinier de mille charmes supérieurs.

Cet excellent homme avait pourtant une antipathie, une seule : une affreuse vieille des environs, qu'il détestait par instinct, sans raison arrêtée. Rustique avait sans doute trop de bonté pour haïr par réflexion. S'il avait ouvert à son cœur les portes de la réflexion, nul doute que la pitié ne s'y fût logée avant la haine.

Il avait aussi un profond chagrin; les bons cœurs n'en sont pas exempts. Un fils qu'il adorait avait tout à coup disparu de la maison paternelle, sans que l'on sût ni par où ni comment. Depuis deux mois il le pleurait. Lorsque les mères s'apitoyaient sur les malheurs du bon Rustique, on voyait toujours l'affreuse vieille sourire malicieusement, ou ricaner. On débitait les contes les plus étranges sur cette femme, nommée Gertrude. Les commères de l'endroit assuraient qu'elle avait des entrevues fréquentes et nocturnes avec un homme noir, lequel avait le front cornu et le pied fourchu. Les bonnes femmes disaient encore que l'on entendait toutes les nuits comme un bruit de chaudière en ébullition; que l'on voyait aussi une fumée noire, épaisse et rouge, jaillir à flots par la cheminée, répandant une odeur sulfureuse sur tout le voisinage; qu'ensuite, on entendait hurler les chiens et miauler les chats. Puis des gémissements d'âmes en peine. En voilà plus qu'il n'en faut pour justifier l'antipathie du bon Rustique contre Gertrude.

Rustique était donc accouru à l'appel de son maître.

— Eh bien ! Rustique, comment vont nos fleurs ce matin ? lui dit le baron Défeuille.

— Pas mal, Monseigneur, répondit Rustique. Cependant, le n° 1141 dépérit, son feuillage jaunit et tombe sans se renouveler.

— Pauvre palmier, il est frappé au cœur ! s'écria le vieux baron.

— Comme moi, soupira Rustique.

— Cette perte m'afflige, reprend le baron Défeuille à Rustique.

— Toute perte porte en soi son affliction, Monseigneur, répondit le bon serviteur avec tristesse.

— N'aurais-tu pas négligé quelque peu ce pauvre brésilien ? ajouta le baron, en enveloppant Rustique d'un regard déliant et scrutateur.

— Pas plus que mon propre fils, répliqua Rustique avec calme. Les arbres et les enfants, Monseigneur, nous quittent malgré nos soins, malgré notre amour pour eux.

Le baron soupira, Rustique essuya une larme.

— Hélas ! fit le baron, personne au monde n'est plus à plaindre que moi. Rustique se prit à sourire, d'un sourire à faire pleurer des cailloux.

— Pauvre palmier ! fit le baron.

— Pauvre enfant ! murmura Rustique.

— Rustique continua, le baron, j'ai l'âme inquiète. Nous vieillissons, mon garçon; que deviendra ma famille de fleurs après moi ? Je n'ai pas d'héritier. Je veux leur trouver un père. A cet effet, j'ai fait annoncer à son de trompe que je prendrai pour héritier l'horticulteur qui aura en sa possession les fleurs les plus rares et les mieux cultivées. La première condition m'assure de ses connaissances, et la seconde de son savoir, ajoutait le baron, appuyant son menton sur une canne à pomme d'or. En conséquence, mon garçon, nous allons voyager par la province. Va seller ma jument pour moi, et Manon pour toi. Nous partirons dans une heure à la découverte du jardinier inconnu que j'ai rêvé toute la nuit.

— Oui, monseigneur, fit le bon Rustique avec joie.

Le pauvre homme nourrissait l'espérance qu'il pourrait bien retrouver son petit André dans ce voyage. Le vieux baron chaussa ses grandes bottes de buffle jaune, s'enveloppa, lui et sa jument, dans un long manteau de drap bleu. Rustique, de son côté, mit,

avec de lourds souliers ferrés, une énorme paire de guêtres de cuir noir, garnies de boucles d'acier du bas en haut, endossa ensuite une grande veste brune par-dessus un beau gilet rouge écarlate. Ainsi accoutrés, tous deux partirent : l'un sur sa vieille jument, l'autre sur sa bourrique.

Le vieux baron tenait le devant; Rustique suivait. Lorsqu'il passèrent devant laasure en ruines de la vieille Gertrude, il en sortit un ricanement tel, que les moustaches du vieux baron se dressèrent comme des fils d'archal, que sa vieille jument essaya de prendre le mors aux dents, que le bon Rustique devint blême comme un fromage mou, et que Manon fit une ruade à désarçonner le plus habile écuyer. Les voilà donc chevauchant dans la province.

— Braves gens, disait le baron Défeuille aux villageois qu'il rencontrait, indiquez-moi la demeure du plus habile des jardiniers, et je vous fais riches comme les mines du Pérou.

— Bonnes gens, disait Rustique, à voix basse, n'auriez-vous point rencontré un petit garçon de dix ans, vêtu de toile, gai comme un pinson, frais comme une rose, blond comme un épi? Si vous le connaissez, dites-le moi, et vous serez bénis du bon Dieu.

C'était ainsi qu'ils voyageaient.

Savinien LAPOINTE.

(La fin au prochain numéro.)

POLICHINELLES ET POUPÉES

Encore à l'heure qu'il est, je ne puis voir un jouet, surtout un jouet brisé, sans éprouver une singulière impression. Encore aujourd'hui ce monde pompeux, haut en couleurs, bizarre, aux attitudes raides, aux yeux fixes, aux membres brillants, a pour moi quelque chose de mystérieux, de solennel, d'hieratique qui me fait comprendre l'effet d'admiration et de terreur qu'ont pu produire sur les peuples, alors dans toute la fleur de leur naïveté, les figures étranges de l'art égyptien, de l'art assyrien, ou même de l'art chrétien primitif. Et de plus, aujourd'hui, au lieu de cette sourde rancune contre le jouet qui se brisait si vite et trompait si tôt mes desirs, je me sens plein d'une philosophique compassion pour ce monde bariolé, ruisselant de galons et de pourpre, aux joues rouges, aux yeux brillants, envers cette création de joie, d'éclat, de splendeur, vouée à une destruction rapide et frénétique. Que j'en ai vu de ces polichinelles, de ces poupées, trainées dans la poussière comme Hector derrière le char d'Achille! Que j'en ai vu au bout d'une ficelle, décapités et le bras pendillant à son fil ou bien séparés de leurs jambes, et leurs belles robes arrachées, souillées de toutes les abominables taches que la confiture, le sucre, le beurre puissent engendrer, combinés avec les matières poudreuses!

Mais à quoi bon ces regrets pour une race infortunée, vouée à périr aussitôt qu'elle apparaît au jour! Il vaut mieux ne la considérer que pendant les heures brillantes et prospères de sa courte carrière.

Depuis nous, depuis notre temps, les choses ont déjà bien changé. Nous n'avons pas tant de joujoux, ni tant de livres à images coloriées. Le vieux joujou se perd; ceux d'à présent tendent à une imitation réaliste de la nature, que les parents encouragent beaucoup plus pour leur propre agrément que pour celui de leurs enfants, à qui ils ne demandent pas toujours leur avis. C'est peut-être un tort: l'enfant voit étrange, l'étrangeté est son domaine naturel: ne cherchons pas à l'en écarter. Je veux bien que l'esprit scientifique, raisonneur et vulgarisateur, survienne sur le terrain et réclame sa part, qu'il prétende amuser les pauvres diables d'enfants, tout échauffés d'imaginaires fantastiques et comiques, en leur présentant des pompes à bras, des presses,

des locomotives, des machines électriques, des tramways, des stéréoscopes et des boîtes de lotos géographiques; mais les enfants et moi, nous crierons hurrah pour la vieille arche de Noé; pour la bergerie, avec leurs bêtes extraordinaires, leurs arbres en copeaux frisés, leurs maisons plates cruellement peintes et leurs bonshommes ronds; pour la boîte de camp et ses beaux soldats plus raides que jamais ne les a rêvés Frédéric le Grand; pour le vieux pantin qui date de l'Égypte et qui prenait de si drôles de positions autour de son bâton, auquel il s'attachait par les mains comme un désespéré.

Nos amis, les petites filles, avaient alors de bonnes grosses poupées joufflues, en peau, bourrées de son, débordantes de santé et si agréables à vider de tout leur contenu, après qu'on était parvenu à les crever! Et nos polichinelles, avec force gestes dégingandés, faisaient la cour à de belles dames joufflues, vêtues en fées, en reines, en marquises ou en laitières.

Nous faisons, en outre, tourner sur leur gros séant de joyeux poussahs, que nous comparions irrespectueusement aux amis de la maison, — à ceux-là mêmes qui nous les avaient donnés, Dieu me pardonne! — et, quoique bien aguerris, nous ne pouvions nous défendre d'un mouvement nerveux lorsque nous poussions le ressort qui lançait hors d'une boîte un diable ébouriffé, avec lequel nous nous effrayions nous-mêmes, sous prétexte d'effrayer les camarades. Et les belles parties sur le cheval de bois à bascule; comme on se balançait, comme on se bousculait, comme on se culbutait! Et le tonneau du porteur d'eau tout incendié de couleurs, dans lequel, ô désespoir! on ne voulait jamais nous laisser mettre d'eau; et les beaux coqs et les chiens fabuleux montés sur des soufflets qui rendaient les sons les plus délicieusement grinçants, et les combats en armures grecques de carton argenté, et les ombres chinoises! Les ombres chinoises, la volupté des voluptés, le plus surprenant des mystères, pourvu qu'on eût des parents non-seulement d'esprit et de bonne volonté, mais aussi ayant beaucoup de temps à dépenser; et enfin les boîtes de ménages et les dinettes où l'on avalait, aussi heureux que Brillat-Savarin, les plus redoutables mélanges, les plus effroyables cuissons!

Tout cela est bien resté, mais comme un peuple et un pays envahis par des races nouvelles qui les dominent et les tiennent dans l'ombre. Qui trône maintenant? Des poupées, avec de vrais cheveux, à tête d'expression comme si elles concouraient à l'École des Beaux-Arts, avec des trousseaux complets et des pianos, des poupées que les parents vous empêchent de tracasser et de casser et qu'ils mettent sous verre; des animaux sérieux qu'on croirait sculptés par Barye; des bébés qui disent « papa » et « maman », comme de petits phoques. Les automates augmentent d'année en année, laissant regretter la souple liberté du jouet à ficelles; les belles colorations s'affaiblissent; l'utilitarisme s'accroît. On vend des coffres-forts aux enfants et des ustensiles de métier. Nos vieux jouets semblent contempler avec stupeur toutes ces figures à l'esprit *reel* qui les oppriment. Le ballon scientifiquement gonflé, ce jouet décevant dont on ne peut s'amuser, est l'emblème de toute cette fabrication moderne, qui va s'efforçant d'amoindrir tout le vieil esprit de gaieté, de bruit, de bariolage, d'originalité, jadis semé dans les jouets par les imaginations plus vives, plus naïves et plus jeunes de nos pères. Aujourd'hui, on fait les joujoux pour nous, plus que pour nos enfants.

Quoi qu'il en soit pourtant, ne supprimons jamais, n'amoindrissions jamais les étrennes! ne serait-ce que pour le plaisir de voir l'extase et l'enthousiasme dans toute leur sincérité, de voir la lumière pure briller dans les regards et dans les sourires! Que jamais ne disparaisse cette quinzaine de liesse et de bombance, cette fête retentissante et enivrée, où sur toute la ligne, d'une maison à l'autre, d'étage en étage et de chambre en chambre, étincelle le clinquant, vibrent les rires et ranplanplanent les tambours, hurlent et raclent les trompettes, rient, crient, piaillent, tombent et

fracassent les enfants, collent et poissent les sucreries, traînent les ficelles, pendillent les lambeaux, se déchirent les pages enluminées, roulent sur les parquets les roues des chariots, tapent les morceaux de bois, tintent le cuivre et le fer-blanc, luisent les sabres et détonnent les capsules... le grand jubilé ronflant et glaissant du jeune dieu *Tapage!*

P. En.

Dans notre dernier numéro de décembre, nous avons rendu compte de la seconde partie du bel ouvrage de M. Charles Yriarte sur *Venise* et nous avons reproduit deux des gravures sur bois dont il est illustré. Dans notre troisième numéro de janvier, nous reproduirons, avec l'autorisation de l'éditeur, M. J. Rothschild, d'autres illustrations qui se rattachent au costume des Vénitienues et donneront, à ce point de vue, une idée de l'intérêt du livre.

Deux ou trois capsules de goudron de Guyot, prises au moment des repas, amènent un soulagement rapide et suffisent le plus souvent pour guérir en peu de temps le rhume le plus opiniâtre et la bronchite. On peut même arriver ainsi à enrayer et guérir la phthisie déjà bien déclarée : dans ce cas, le goudron arrête la décomposition des tubercules, et, la nature aidant, la guérison est souvent plus rapide qu'on n'aurait osé l'espérer.

On ne saurait trop recommander ce remède devenu populaire, et cela autant à cause de son efficacité que de son bon marché. En effet, chaque flacon de capsules de goudron contient 60 capsules et ne coûte que 2 fr. 50. Le traitement ne revient donc qu'à dix ou quinze centimes par jour et dispense de l'emploi de tisanes, pâtes et sirops.

Pour être bien certain d'avoir les véritables capsules de goudron de Guyot, exiger sur l'étiquette du flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Dans notre dernière visite aux magasins de la *Scabieuse*, nous avons eu la bonne fortune de voir toute une collection de toilettes destinées à un mariage. Cela prouve une fois de plus que cette maison ne confectionne pas seulement des costumes de deuil, mais qu'on s'adresse volontiers à elle dans toutes les circonstances de la vie.

Nous ne donnerons que succinctement le détail de ces magnificences. La robe de la mariée, en armure chaînette de soie blanche, est de forme princesse, avec écharpes garnies de marabout et de dentelles de famille; le tout disposé d'une façon particulière et inimitable qu'on ne saurait décrire. Un amour de fichu, en crêpe lisse et dentelle, est drapé sur le corsage et fixé de côté par le bouquet traditionnel.

La toilette de la mère est en faille « première » gris noisette. Jupons à longue traîne et cuirasse échancrée sur les hanches. Un long gilet Louis XV orne le milieu du corsage; il est recouvert, pour ainsi dire, par une échelle de volants de dentelle blanche. Flot de dentelle à la manche demi-longue. Tablier de chevrons en biais, de faille sur le devant du jupon, encadré de coquilles de dentelle mélangés de bôurlettes de ruban. Traîne froufrou entremêlée de dentelle.

Nous citerons encore la toilette d'une jeune femme faisant partie du cortège de la mariée. La *Scabieuse* a fourni pour cette personne, avec le même jupon, deux tuniques princesse pour le jour et le soir. L'étoffe, un gros de Naples, est de couleur vert mousse. Le corsage de la toilette de jour est décolleté en carré devant et garni d'un fichu en point de Venise, retenu par un pouff de fleurs. Une écharpe en point de Venise, ayant 90 centimètres de largeur, borde le tablier et se drape avec lui derrière, au milieu d'un froufrou coquet, dans lequel la dentelle se trouve entremêlée.

Il y a toujours du nouveau à la *Scabieuse*, comme on le voit, et une vi-

site à cette maison (rue de la Paix, 10) est toujours d'un enseignement utile.

— Voulez-vous savoir quelle est la nouvelle mode pour les mouchoirs de poche élégants? Il suffit de consulter la *Compagnie Irlandaise* (36, rue Tronchet) pour être parfaitement renseignée.

C'est d'abord une gracieuse fantaisie, le mouchoir « Asmodée », ainsi désigné parce que sur chaque coin du carré de batiste est brodé un petit diabolin noir.

Dans un ordre d'idées plus aristocratique se présentent les mouchoirs en batiste fil de main brodée délicatement aux quatre coins et sur le large ourlet. Ce sont tantôt des couronnes héraldiques de comte, marquis, etc., servant de corbeilles à des gerbes fleuries; tantôt de simples gerbes de fleurs, d'une beauté merveilleuse; c'est à croire que les fées ont passé par là!

Mais il ne faut pas oublier, au milieu de ces élégantes nouveautés, le beau mouchoir en fil de main de la *Compagnie Irlandaise*, le plus solide qui existe, le véritable mouchoir de la femme comme il faut, pour la toilette « courante ». Ce mouchoir est établi avec ou sans ourlet à jour, avec ou sans damiers.

La maison adresse sa collection d'échantillons à qui la lui demande.

— Nos lectrices feront bien de profiter au plus vite de l'importante concession qui leur est offerte par la maison DE PLUMENT, à titre de prime, pendant les seuls mois de janvier et février; il est prudent de se faire inscrire, dès à présent, rue Vivienne, 33, pour n'avoir pas à attendre trop longtemps cette prime exceptionnelle.

Le nouveau corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* est tout simplement un type de perfection comme coupe et comme conception. Il emboîte à merveille le corps, laissant aux hanches une liberté d'action que leur refusent tous les autres corsets.

La maison de Plument joint au corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* trois petits corsages cache-corsets, dont l'un est uni, un autre garni d'une dentelle de Mirecourt pur fil, et le troisième entouré d'une jolie bande brodée; puis une traine cablée dont la description a été donnée dans nos numéros précédents.

Ces cinq articles, qui constituent la *Prime*, ne coûteront pour nos abonnées que 48 francs, rendus franco; leur valeur réelle est de 65 francs. — Passé le délai fixé, le corset *Cuirasse Jeanne d'Arc* ne sera livré, lui tout seul, qu'au prix de 40 francs. On voit tout de suite quel grand avantage il y a à profiter de la combinaison offerte par M. de Plument.

Adresser les mesures bien prises, par centimètres, sur la personne habillée, à M. de Plument (33, rue Vivienne). Il est indispensable, en même temps qu'on chargera la lettre d'un mandat de poste de 48 francs, d'y joindre une bande du journal.

M. D'A.

AVIS IMPORTANT

A NOS ABONNÉES ANCIENNES ET NOUVELLES. — Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire; mais le mal vient le plus souvent de ce qu'en nous écrivant soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gerants.



Larva

Entered



Leveillé, imp. de Charles Bache, 74

Julie David

M. Lachaud & Fils, 847 Paris

1861

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N. 3.

Costumes de Paris, Gravés de M^{lle} Welysine Baron, rue de Richelieu, 112.

Entered at Stationer's Hall

